



L
N
A
F

LA NAPOULE ART FOUNDATION

Clews Center for the Arts

IL ÉTAIT UNE FOIS LA NAPOULE

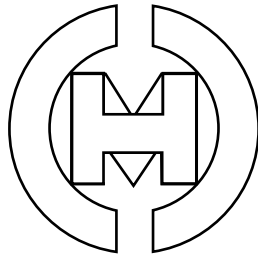
Mémoires de Marie Clews



Editions La Mancha

Il était une fois
La Napoule

MÉMOIRES DE
MARIE CLEWS



Il était une fois La Napoule

MÉMOIRES DE
MARIE CLEWS

*Introduction par
Mancha Madison Clews*

*Épilogue par
Margaret Strawbridge Clews*

EDITIONS LA MANCHA

Première édition

Photo de couverture : *Château de La Napoule, 2007*
Crédit photo : *La Napoule Art Foundation, Clews Center for the Arts*

Editions La Mancha, 2007

Maquette et prépresse : Acropage – Nice

© LNAF, *Clews Center for the Arts, 2007 – Mandelieu la Napoule*
Toutes les photos sont propriétés de La Napoule Art Foundation
Tous droits de reproduction réservés, sous toutes formes et pour tous pays.
ISBN 978-2-912900-05-0

I N T R O D U C T I O N

Mancha Madison Clews

POUR PRÉSENTER LES MÉMOIRES DE MARIE CLEWS, j'ai pensé ajouter mes propres souvenirs et pensées sur l'époque où j'ai grandi à La Napoule et sur le couple remarquable et talentueux qui a fondé ce centre – ma mère et mon père.

J'étais un petit enfant quand mes parents ont acheté La Napoule. En fait, leur découverte de ce site magnifique m'était en partie due. Pendant la dernière année de la Première Guerre Mondiale, nous vivions à Paris, mais ils ont décidé de m'emmener passer quelques mois dans le Sud de la France à cause de mon état de santé. J'avais attrapé la grippe espagnole – très dangereuse pour un enfant en bas âge – et mon cas s'était aggravé à cause d'un lait de mauvaise qualité (mélangé d'eau et épaissi avec de la craie). Du bon lait, ainsi que d'autres produits étaient difficiles à trouver en temps de guerre à Paris. Lors de ce voyage, mes parents avaient loué La Napoule pour nos vacances et en tombèrent amoureux. Ils l'achetèrent et nous y avons définitivement emménagé en 1919.

À cette époque, chez les gens riches, les enfants étaient surtout élevés par des domestiques et ce fut mon cas. On me conduisait voir mes parents, une fois par jour en général, parfaitement habillé, sans un pli. Lors de l'une de ces occasions, j'avais environ cinq ans, on me présenta après le déjeuner alors que mes parents avaient des invités.

Comme il était de coutume, après avoir été présenté, je fis un baise-main à chacune des dames ; puis, j’embrassai la queue du danois de mon frère Ogden et quittai la salle au milieu de rires, n’ayant aucune idée de ce qui les amusait !

Je ne voyais guère mes parents chaque jour et nous n’avions que peu de conversation ensemble. Ayant été élevé par des domestiques français, ma première langue était le français. Cela rendait la communication avec mes parents plutôt difficile puisqu’ils ne se parlaient qu’en anglais. (Mon père ne parla jamais couramment le français ; contrairement à ma mère). Quand je fus plus âgé, elle me demandait souvent de vérifier la grammaire et l’orthographe de son français. Mère me mettait au lit chaque soir, me donnait peut-être quelques chatouilles et bavardait un moment avec moi mais c’était à peu près tout.

Pour être vraiment franc, c’était une enfance solitaire. Je n’avais pas d’amis proches. Je jouais avec la fille du jardinier, Blanchette, de quelques années mon aînée. Comme j’étais souvent malade, je passais beaucoup de temps avec les infirmières et les gouvernantes. Je m’amusais à faire du vélo ou faire voguer mon voilier, généralement seul.

6 Avant d’être envoyé dans un pensionnat de garçons en Normandie, Miss Coles m’apprit l’anglais. Pendant de nombreuses années, elle fut indispensable à la bonne marche de La Napoule. Elle servait de secrétaire à mon père, aidait à superviser les domestiques et dirigeait plus ou moins le foyer. Tout au long de mon enfance, trop souvent solitaire, Miss Coles me tenait compagnie avec attention, m’emmenant faire des promenades, faisant du bateau et partageant des pique-niques avec moi. Cette Anglaise, formidablement prénommée Ethelberte, me fascinait avec les histoires du temps où elle servait l’aristocratie russe et où elle avait fui la Russie pendant les jours dangereux de la Révolution. Elle me raconta comment un chien-loup lui avait sauvé la vie en la retenant par la manche, la tirant loin des soldats qui étaient en train de tuer la famille pour laquelle elle travaillait.

Le dimanche, elle m’emmenait à l’église catholique près de La Napoule. Le prêtre avait un fort accent marseillais et lorsque, durant la messe, il se référait à Saint Joseph et à la Vierge Marie comme de “chastes époux”, il me semblait entendre “chasse tes poux”. Je me demandais bien ce que les poux pouvaient avoir à faire avec la religion !

À huit ans, je fus mis en pension. Plus tard, je reçus également l’enseignement de tuteurs, généralement de Cambridge ou Oxford,

qui m'aidaient dans mes devoirs de vacances, l'été. Le tuteur demeurait dans l'une des tours. Un jour, j'ai installé une corde de ma chambre à la tour, de façon à ce qu'il puisse m'appeler tôt le matin pour une petite sortie que nous avions préparée. Une fois tirée, la corde devait mettre en marche un moteur électrique près de mon lit et me réveiller. Malheureusement, la prise était défectueuse et mit le feu à ma moustiquaire à deux heures du matin. Mes parents surgirent au moment où mon matelas prenait feu et nous avons précipité le matelas par la fenêtre. Ma curiosité scientifique faillit causer la destruction du Château !

Pendant mon enfance, La Napoule était en constante rénovation. Une nouvelle loge de garde fut construite, on dessinait des jardins, une terrasse supportée par un impressionnant mur en arche fut ajoutée à la façade maritime, le toit et les cheminées disparurent, remplacés par une terrasse et des remparts crénelés. Au moment du mariage de ma demi-sœur plus âgée, Louise, l'escalier était impraticable et elle dut descendre par une échelle vêtue de sa robe de mariée. La cour était souvent débordante d'activité. Un rail étroit fut installé dans la propriété pour quelque temps, afin de transporter les pierres d'un endroit à un autre. De ma chambre, je pouvais voir les sculpteurs de pierre italiens taillant et ciselant la pierre. Je m'amusais à fabriquer des petites voies de pierre à l'aide d'outils que je leur empruntais. La création de ces autoroutes miniatures m'intéressait davantage que la sculpture.

Mon père était vraiment original. Il s'était retiré de la société pour se consacrer à la créativité artistique et vivre dans un style fidèle aux valeurs d'antan. Cependant, malgré sa passion pour l'art, mon père n'a jamais essayé de me faire connaître la vie d'artiste. Un jour où j'étais au lit, malade, il me donna un peu de "plastiline", une argile verte qu'il utilisait ; j'en fis un petit poisson pour lequel il me complimenta. Il aimait la façon dont j'avais utilisé les courbes pour le façonner. Mais c'est le seul souvenir que je garde d'un échange artistique avec mon père.

Mon père s'était surnommé Mancha et se considérait comme un Don Quichotte contemporain, un brave idéaliste et un romantique au milieu d'une société corrompue et mauvaise. Il m'a appelé Mancha. Bien que nous ayons porté le même nom, nous n'avons guère eu de conversations intimes de père à fils. Un jour, lorsque j'avais environ seize ans, il m'exposa la philosophie de Nietzsche, mais n'était pas intéressé de

connaître mes propres idées. Je ne pense pas qu'il ait su comment créer des liens avec un enfant ou un adolescent. Il avait tendance à dire des bêtises, des choses drôles pour passer le temps. Une fois, en voiture, nous allions chez le dentiste, il inventa des noms idiots pour moi et me demanda si j'aurais aimé que l'on m'appelle ainsi.

Bien que mon père fut considéré comme un brillant orateur, nous n'avons jamais eu de vraie conversation de père à fils. Même lorsque je fus en âge de m'asseoir à table avec mes parents et leurs invités, on attendait de moi que je reste silencieux. Mon père dominait généralement la conversation et la seule personne qui pouvait le faire taire était sa propre mère, qui nous rendait occasionnellement visite de New York. Je me rappelle comment, après une tirade de mon père particulièrement longue, elle le regarda et dit d'un ton ferme : « Nous en avons largement assez entendu sur toi Henry ». Certains de nos visiteurs aimaient le provoquer dans des joutes verbales et il semblait aimer cela. Je pense que ce qui le rendait le plus heureux était d'être entouré d'intellectuels appréciant la polémique.

8 Mon père pérorait souvent sur sa philosophie de la vie, qui était radicalement opposée aux tendances et valeurs de la société de son temps. Il était passionnément engagé dans ses idéaux. Bien que certains semblent dépassés aujourd'hui, il avait vraiment une façon sardonique et originale de les exprimer. Bien que sa sœur fut un chef de file du mouvement féministe et des suffragettes américaines, mon père avait des vues opposées, qu'il exposa dans sa seule publication : *Mumbo-Jumbo*, 1923. Il écrit ainsi :

Pour ceux qui préfèrent les forêts aux journaux, il doit être vraiment effarant de voir leurs arbres bien aimés disparaître en pulpe mécanisée, métamorphosés en je ne sais combien de tonnes de chroniques mensongères, potins, scandales, crimes, politique nauséabonde, charlatanisme...

Il utilisait aussi des termes forts pour exprimer ses points de vue politiques et sociaux.

Il n'est ni naturel, ni instinctif d'avoir un président élu par la foule, comme il ne le serait pas pour une ruche d'avoir une abeille présidente.... Je ne peux penser à rien de plus sataniquement

monotone... qu'un monde sans distinction de classes et peuplé de banales chenilles processionnaires.

Je crois qu'il aurait aimé vivre à une époque ancienne, peut-être au temps de la cour de Louis XIV, et il préférerait nettement la monarchie et l'aristocratie à la démocratie :

Les démocrates et socialistes sont sans beauté et les communistes et syndicalistes sont sans humanité.

Bien qu'il fut le fils d'un riche banquier qui avait construit sa propre fortune, mon père se considérait comme une sorte d'aristocrate en esprit, malgré son absence de sang bleu.

Voici quelques-unes de ses pensées concernant l'ère industrielle :

*Je propose que nous commençons immédiatement à "démécaniser", à sortir nos inventions hors des catacombes scientifiques, de ces plaisirs artificiels, ces faux bonheurs, cette idolâtrie de la machine et de cette suffocante vulgarité pour la lumière de la foi, des joyeuses réjouissances élisabéthaines, de l'expression individuelle, du raffinement vital et du vrai bonheur (...). La récente guerre [la Première Guerre Mondiale] montre à quel point l'homme a été dégénéré par la science et la mécanisation (...)
L'Amérique (...) est la plus industrialisée et la moins spirituelle des nations du monde et, par conséquent, la plus dangereuse pour la vraie civilisation.*

En dépit de son aversion pour les machines, Le Château de La Napoule était équipé d'électricité, chauffage central, plomberie moderne et téléphone – cependant, mon père n'a jamais utilisé le téléphone. Le comble étant que j'ai développé, dès mon plus jeune âge, une passion pour l'électronique ! Adolescent, j'ai construit une radio avec des pièces achetées à des fournisseurs locaux ; bien qu'il n'y montrât aucun intérêt, il ne dit rien de ma participation au monde infernal des machines. Je gardais mon équipement de radio dans la loge de garde et une antenne reliée à l'une des tours. Mon père n'a pas essayé de décourager ma vocation pour l'électronique, pas même quand, comble de l'horreur, je décidai d'étudier l'ingénierie à

Cambridge. Après tout, c'était ma mère qui s'intéressait davantage à mes études – et, de plus, j'avais toujours été un très bon élève.

Bien qu'il fut un virulent critique social, mon père n'était pas pour autant un réformateur de la société. Il choisit plutôt de s'en retirer et d'essayer de vivre différemment. Beaucoup de gens venaient visiter La Napoule pour voir mes parents et leur façon de vivre. Comme on pouvait s'y attendre, ils recevaient de nombreux amis de familles aristocrates européennes. L'album photo de ma mère contient beaucoup de photos de comtesses, ducs et lords britanniques, français, russes et autrichiens. Ces distingués hôtes comprenaient le compositeur Frederick Delius, le chef d'orchestre Sir Thomas Beecham et Emerald Cunard que je trouvais particulièrement vive et divertissante. Winston Churchill était venu, pendant que j'étais à l'école, vers le milieu des années trente et Miss Coles m'avait dit, plus tard, que Churchill pensait qu'une autre guerre européenne, entraînant plus de pertes humaines, était tout simplement inévitable pour sauver l'Angleterre.

10

LA VIE CONJUGALE de mes parents à La Napoule représentait un nouveau départ, une seconde chance pour chacun d'eux, et c'était bien l'un des aspects les plus touchants de cette histoire. Ils avaient tous deux connu le divorce et chacun avait deux enfants de leur précédent mariage.

Dans ses mémoires, ma mère parle abondamment du premier mariage de mon père, mais mentionne peu le sien. Elle s'était mariée au "meilleur parti de l'époque", Robert Goelet, de New York, dont la fortune, selon les dires des journaux de l'époque, lui assurait un revenu quotidien de 5000 \$ en 1904, année du mariage de ma mère. On l'avait considérée comme la plus belle débutante de Philadelphie et les deux familles semblaient ravies de cette union. Les colonnes mondaines débordaient d'abondantes descriptions du mariage, notamment du collier d'émeraudes et de diamants, cadeau de ses nouveaux beaux-parents, que portait ma mère.

Leur union fut cependant marquée par de nombreuses discordes, en partie liées à l'amour de ma mère pour les arts. Elle souhaitait s'entourer de musiciens et de peintres et aimait elle-même chanter et peindre ; ses activités étaient mal vues par sa nouvelle famille et son mari. Robert Goelet n'aimait pas les gens que sa femme invitait dans leur cercle social.

Elle demanda le divorce au début de l'année 1914 et, à nouveau, les journalistes s'empressèrent de rapporter allègrement les détails de la procédure. Ma mère présenta un grand nombre de témoins qui attestèrent du comportement cruel de M. Goelet envers elle alors que leur relation déperissait : il avait ordonné à son valet d'épier les allées et venues de son épouse, il écoutait ses conversations téléphoniques, elle ne pouvait inviter chez eux quiconque ne lui plaisait pas et, malgré son immense fortune, il limitait la nourriture qu'elle avait à disposition, de sorte qu'elle n'ait rien à offrir aux amis qui lui rendaient visite. Ce comportement dominateur qui consistait à enfermer Marie dans une prison dorée était accompagné d'un traitement plus abusif encore. Le juge lui concéda le divorce sur les bases "d'extrême cruauté et autres comportements pervers et méchants".

Avant le divorce, elle avait commencé à étudier l'art avec Henry Clews Jr, dans son studio de Newport, dans l'état de Rhode Island. On peut imaginer les affinités qu'ils se découvrirent en parlant de leurs aspirations artistiques étouffées par leur premier mariage et combien ils espéraient reprendre leur rêve de se dévouer à leur vraie vocation. Ils se marièrent en décembre 1914. Cependant des difficultés les attendaient, ma mère eut le cœur brisé de laisser ses deux fils aux États-Unis, quand elle emménagea à Paris avec mon père, lui-même ayant deux enfants (l'un à la garde de son ex-épouse et l'autre à la garde de ses propres parents) – ils se lancèrent donc dans une nouvelle aventure ensemble.

MA MÈRE AVAIT ÉTUDIÉ LA PEINTURE et adorait l'opéra. Bien que le chant lui procurât un grand plaisir, il était admis que, malgré une sensibilité d'expression, sa voix manquait de force. En épousant mon père, elle s'est vouée à l'art en se consacrant à un artiste.

On ne peut sous-estimer l'importance du soutien qu'elle a apporté à la carrière de mon père, particulièrement combien elle suppléait à ses faiblesses. Alors que la santé de mon père était plutôt fragile et sa personnalité névrotique, ma mère avait un caractère fort et déterminé. Toute sa vie, mon père eut des périodes dépressives et elle devait le sortir de son accablement pour qu'il reprenne son activité. Elle faisait en sorte de stimuler son inspiration en l'entourant de livres et d'illustrations, comme les dessins d'insectes de Fabre, des manuscrits chinois et des dessins perses. Elle l'aida lors de son blocage

au moment de la rédaction de *Mumbo-Jumbo*. Elle supervisa les architectes et les ouvriers pour faire de La Napoule le lieu de retraite idéal pour son artiste de mari.

L'aspect créatif de la rénovation de La Napoule a dû lui apporter beaucoup de satisfaction. Même si les architectes ont aidé au tracé de l'atelier et du mur en arche le long de la façade maritime, c'est en fin de compte ma mère qui en fut à l'origine. Elle exposa ses idées sur la construction et réalisation au chef de chantier, Jean Cossano, qui suivit ses conseils. Elle dessina des portes, des fenêtres, des arches et ainsi de suite, à l'aquarelle pour indiquer les nuances qu'elle souhaitait pour des détails comme les vitraux. Mon père ajoutait les détails de sculptures : chapiteaux pour orner les colonnes du cloître, corniches et portes sculptées. Le résultat final, les bâtiments, l'ameublement intérieur et les jardins illustrent le fruit d'une véritable collaboration.

À La Napoule, mes parents vivaient comme châtelain et châtelaine. Bien sûr, ils employaient un personnel nombreux, aidant à l'essor de l'économie du village. Mon père et ma mère y ont dessiné un parc et une avenue, ainsi qu'une place portant le nom d'Henry Clews. À la manière des grands de ce monde, ils donnaient quelques fois des fêtes pour les gens du village. À l'une de ces occasions, alors que j'avais treize ans, on me confia l'organisation d'un feu d'artifice. Édouard, notre chauffeur, m'avait emmené à Nice pour y acheter les fusées. Ensuite, le jardinier et moi-même les plaçâmes au sommet de la plus haute des tours et le spectacle fut très réussi, bien que ce fut notre première expérience ! Mes parents ouvraient également leurs portes aux villageois, leur offrant mets et rafraîchissements, dans la cour, lors de jours de fête comme Pâques.

Toutefois, le principal objectif de mes parents en créant La Napoule était de soutenir et développer le talent créatif de mon père dans la sculpture. Lui et ma mère mirent au point un programme artistique complet. Le matin, mon père prenait son petit-déjeuner dans sa chambre, dessinait et lisait. À partir de 1932, il passa ses matinées à écrire et ma mère taillait ses crayons pour lui (à la lame, puisqu'il n'aimait pas l'aspect mécanique du taille-crayon). Mlle Coles tapait alors ses écrits, il les revoyait et elle les retapait. Il semblait modifier ses écrits sans cesse ! Sa seule publication, *Mumbo-Jumbo* (1923) ne fut pas un succès commercial. Par la suite, il travailla de longues années à un gros manuscrit intitulé *Dinkelspieliana*. Il s'agit d'un recueil de ses

pensées sur la culture, la philosophie, la politique, etc. Ni lui ni ma mère ne tentèrent de le publier, peut-être l'écriture l'aidait-elle simplement à approfondir ses idées et exprimer sa frustration et sa colère face au monde moderne. Je ne l'ai jamais lu, ma mère ne me l'ayant jamais montré et il semble avoir disparu aujourd'hui.

L'après-midi, soit mon père aidait dans la supervision des projets de construction, soit il travaillait la sculpture. L'atelier de mon père était sacro-saint, et, même si je m'y suis introduit quelques fois, cela m'était généralement interdit. C'était son domaine privé, qui restait fermé à clef. Il y travaillait avec ses deux bons assistants : Lorenzo Gonzales et Alfredo Guarnieri. En fin d'après-midi, il prenait le thé dans le jardin avec ma mère. Les deux bouledogues blancs, Tory et Snob, ainsi qu'une variété d'oiseaux comme des paons, des pigeons paons blancs, des ibis et des grues (il préférait les oiseaux blancs) animaient la scène. J'en profite pour mettre un terme au mythe sur La Napoule au sujet de ces oiseaux : il n'y avait pas de petites flûtes d'argent attachées aux ailes des pigeons pour que s'en échappe un sifflet ! Je ne sais qui a lancé cette idée, mais il ou elle doit avoir mal compris !

Après le thé, mon père se remettait généralement à la sculpture jusqu'au crépuscule. Puis, il se joignait à son épouse et, quelques fois, à des amis, pour un dîner aux chandelles. Souvent, mes parents se costumaient d'une façon élaborée lorsqu'ils recevaient. À douze ans, je les ai photographiés dans leurs attraits quasi médiévaux lors d'un dîner. C'était avant les flashes électriques. J'ai dû éteindre les lumières dans la salle, ouvrir l'obturateur de l'appareil photo, allumer du magnésium pour créer le flash, puis fermer l'obturateur. Ainsi, un peu de technologie moderne a capturé une scène des moins modernes.

Mon père produisit de nombreuses sculptures à La Napoule, jusqu'à ce qu'il soit trop malade pour continuer. Cependant, il n'y a guère eu de commentaires critiques sur son travail. Il semblait être généralement admis qu'il était un sculpteur très compétent. Certains trouvent son œuvre pleine d'inspiration, semblable à celle de quelques grands modernes, dans l'imagination et l'exotisme de sa création. D'autres la considèrent simplement bizarre. Quelques-uns ont critiqué ses œuvres satiriques à l'égard de la société, alors que d'autres s'en sont amusés. Quelques-uns de ses bustes, d'une réalisation emplie de sensibilité, ont été jugés "d'une indéniable distinction... et excellence" par Preston Remington du Metropolitan Museum de New York.

MON PÈRE MOURUT EN 1937 après une longue maladie. C'est dans un lit d'hôpital, à Lausanne, que je le vis pour la dernière fois, avec à ses côtés la cage contenant ses oiseaux blancs bien aimés. Il fut enterré dans le cimetière du village, à environ trois kilomètres de La Napoule avant que son cercueil ne soit transporté, l'année suivante, dans la chambre funéraire du Château.

Après la mort de mon père, j'ai découvert un nouvel aspect de la personnalité de ma mère. Nous avions cependant été séparés pendant la Deuxième Guerre Mondiale (j'étais alors aux États-Unis) ; mais je la rejoignis juste après. Elle vécut jusqu'en 1959, une longue vie, et il me semble que je suis parvenu à la connaître bien mieux que je n'ai connu mon père, surtout étant devenu adulte.

La fin de la guerre mit fin à une longue et difficile période de sa vie. Elle avait pris soin de mon père tout au long de sa maladie et, pendant la guerre, était restée en France (alors que la plupart des Américains expatriés étaient rentrés aux États-Unis) afin de protéger La Napoule et les œuvres d'art de mon père. Après la guerre, malgré son acharnement à faire de La Napoule un mémorial permanent à mon père et un centre d'art et de culture, elle eut une vie plutôt heureuse.

En dépit de son allure sereine et si noble, de sa grande beauté, comme le montrent ses photos de jeunesse, ma mère n'en possédait pas moins une âme aventurière et gaie. En 1911, elle fit bravement un tour en avion avec le cascadeur Ruth Law – bien avant que quiconque ne s'aventure dans les airs à bord d'un biplan ouvert en plein ciel. Peu avant la Deuxième Guerre Mondiale, elle me demanda de lui enseigner la conduite automobile, mais cela s'avéra vain. (Je pense qu'il en eut été autrement avec une conduite automatique, elle n'aurait alors eu aucune difficulté.) Alors qu'elle avait une soixantaine d'années, elle voulut ressentir les sensations du ski de piste, elle monta à l'arrière de mes skis et nous descendîmes ensemble, par chance, nous arrivâmes en bas sans tomber. Elle aimait essayer de nouvelles choses. Cette beauté d'apparence fragile, portant tiare et dentelle, n'était pas du tout timorée.

Les souvenirs qui suivent montrent son talent pour les descriptions vivantes et à quel point elle était pleine d'entrain. Ils retracent une période révolue, à la fois par son style et par le contenu. Elle expose en détail les origines de mon père, présente plus brièvement ses jeunes années ; puis, elle s'attarde sur leur rencontre et les premières années de leur mariage. Elle a tendance à enjoliver son

mariage avec mon père, mais je pense que le texte donne, malgré tout, un aperçu de la complexité de leur relation. À un moment, elle évoque une plainte de son amie Jelka Delius (l'épouse du compositeur Frederick Delius) sur la difficulté de vivre avec un artiste, et je crois que ma mère partageait ce sentiment. Je suis sûr qu'elle avait son mot à dire lors de ce genre de conversation.

Ce que je lis entre les lignes me rend parfois perplexe. Bien qu'elle l'évoque sans détours, comme s'il s'agissait d'une chose tout à fait normale, je trouve vraiment étrange que mes parents se soient embarqués pour un voyage aux États-Unis en pleine Guerre Mondiale, me laissant, bébé, à Paris avec les domestiques. Je crois que ma mère était impatiente de revoir ses deux fils à New York, mais elle n'en courut pas moins un grand danger. Les Allemands menaçaient d'occuper Paris en ce temps-là, et ils n'en étaient pas loin. Si l'occupation avait eu lieu, il est probable que mes parents n'aient jamais pu revenir. Dans ce cas, qui sait ce que je serais devenu, seul à Paris, avec une gouvernante et un cuisinier !

Mais ce fut l'un des nombreux sujets sur lesquels ma mère ne dit jamais rien. Elle ne m'en parla point, ni de son mariage avec Robert Goelet, pas plus que de ses propres origines familiales. C'est pourquoi j'attache une grande importance à ces mémoires, elles m'aident à remplir quelques passages manquants. Mais il y a encore tant de choses que j'ignore.

Puisque les souvenirs de l'époque où mes parents ont commencé à travailler à La Napoule s'effacent peu à peu, mon épouse Margaret (qui devint une bonne amie de ma mère) a ajouté un épilogue pour apporter quelques détails supplémentaires, notamment en ce qui concerne la vie de ma mère de 1937 à son décès en 1959. J'espère que ces deux textes aideront les visiteurs de La Napoule à mieux cerner mes parents. Marie a non seulement collaboré à la construction de La Napoule, mais c'est aussi elle qui l'a préservé afin qu'un public nombreux puisse l'apprécier aujourd'hui. Bien qu'elle reste plutôt discrète sur elle-même dans ses mémoires, j'espère que l'introduction et l'épilogue contribueront à lui rendre justice.

EN DÉPIT DE MA GRANDE AFFECTION pour ma mère et de mon respect pour l'œuvre artistique de mon père, je garde des sentiments confus en ce qui concerne La Napoule. Les efforts de ma femme, de

mes enfants et d'amis pour en faire un centre d'art et de culture sont à la fois touchants et exemplaires. Cependant, mes souvenirs d'enfant donnent un caractère dissonant à cette image positive. Je comprends le besoin de mes parents, lorsque j'étais petit, de faire de leur vie un monde où la création et l'art prévalaient sur tout, mais ce qui est bon pour des parents ne l'est pas toujours pour un enfant. Parce que La Napoule est associée à la solitude de mon enfance, je n'y suis pas retourné souvent.

En revanche, je fis ce que j'estimais être mon devoir de fils. Profitant des bonnes choses qui m'ont été données par mes parents, l'opportunité d'étudier, de voyager, une certaine sécurité financière et leur assentiment, j'ai progressivement construit ma propre vie. Mon père avait pris une direction opposée de celle de ses parents et j'en fis de même. Avec une fidèle épouse à mes côtés depuis plus de cinquante ans, trois merveilleux enfants et sept petits-enfants, après de nombreux succès dans les affaires, je suis satisfait de ma propre vie. Avec un recul considérable (j'ai maintenant plus de quatre-vingts ans), je peux ressentir une certaine sympathie pour mes parents et ce qu'ils ont accompli à La Napoule. J'espère aussi que le fruit de leur travail et ce merveilleux endroit au bord de la Méditerranée continuera d'enrichir la vie de beaucoup de gens.

HANOVER, NEW HAMPSHIRE
SEPTEMBRE 1997

Les mémoires de
Marie Clews

CHAPITRE UN

Henry Clews Jr et sa famille

QUELLES QUALITÉS PERMETTENT aux jeunes de s'engager dans une carrière artistique ? De nos jours, où l'objectif universel est d'accumuler et de dépenser de l'argent, on peut se demander comment une jeune personne peut avoir le courage et la force d'affronter l'incertitude, la pauvreté, ainsi que la désapprobation sociale qui accompagnent souvent le métier d'artiste. Il y a deux générations de cela, aux États-Unis, aucun père n'aurait considéré d'un bon œil le désir de son fils de devenir peintre, sculpteur ou écrivain. « L'art ne nourrit pas son homme » disaient les parents sages. « Un artiste ne devient jamais riche et a peu de reconnaissance dans la société. Non, mon garçon, dirige-toi vers les affaires ou la banque, l'industrie ou la politique, ce que tu veux, même le clergé, le droit ou la science. Mais ne devient pas artiste. Même ceux qui ont du succès sont considérés comme des ratés dans la vie ».

Seul un jeune vraiment courageux pouvait devenir artiste après un tel discours. Particulièrement à la fin du dix-neuvième siècle, quand l'Amérique commençait seulement à construire des musées d'art et fonder ses grands orchestres. Les millionnaires américains achetaient des yachts et faisaient construire des palaces pour leur résidence, mais ils n'avaient pas encore parié sur le marché de l'art – dont ils ne connaissaient rien. Mais, finalement, ils découvrirent, à leur grande

surprise, que le fait de collectionner et d'apprécier l'art conférait davantage de prestige social que la simple possession d'usines ou de quartiers. Donc, les riches jugèrent judicieux de posséder des œuvres d'art, mais non d'en créer.

Par ailleurs, selon la loi du marché, les artistes sont largement moins intéressants de leur vivant qu'une fois disparus. La valeur commerciale des œuvres d'un artiste décédé peut monter d'une façon fulgurante et faire la fortune des marchands d'art. De ce fait, il est bon d'être un artiste défunt, mais jamais un artiste vivant, ce qui n'est guère encourageant pour un jeune artiste.

Une légende raconte l'histoire d'un artiste découragé et vraiment pauvre, qui annonça sa mort, se laissa pousser la barbe, se mit à parler avec un accent étranger et entama, avec succès, une carrière de marchand d'art en vendant ses propres peintures, jusque-là invendables. Puis, il mourut (réellement cette fois) en vieil homme prospère et reconnu. Cette histoire n'illustre que trop clairement la situation : l'artiste prend tous les risques sans s'attendre à une récompense financière ou la reconnaissance du public, puis les négociants s'en mettent plein les poches par la suite.

20

QUAND, ENCORE JEUNE, Henry Clews Jr commença à ressentir le désir de peindre, une carrière artistique vous mettait toujours au ban de la société. Il ne fut donc pas surprenant que son père, M. Henry Clews, banquier de Wall Street qui avait bâti son propre succès et atteint une situation confortable dans la vie, vît d'un mauvais œil les aspirations de son fils. Le vieux M. Clews, géniteur de la branche américaine d'une famille respectée de la classe moyenne du Staffordshire, en Angleterre, s'était battu pendant trop longtemps pour parvenir au sommet du milieu financier pour accepter que le jeune Henry choisisse une profession qui "ne convenait pas à un gentleman". Au contraire, il l'encouragea à suivre la même voie que lui, celle d'une situation digne et influente dans la ville de New York.

Cependant, la famille Clews avait montré, des années auparavant, en Angleterre, des tendances artistiques évidentes. James Clews, le père du vieux M. Clews, avait fondé une fabrique de poterie à Cobridge et s'était fait un nom, avec ses frères, grâce à ses porcelaines raffinées bleues et blanches, frappées de leur sceau "Garanti Clews Staffordshire" dans un cercle surmonté d'une couronne. Ils produi-

sirent une série d'assiettes sur les châteaux anglais, un ensemble *Doctor Syntax* (représentant les faiblesses de l'homme d'église naïf, caricature populaire) et une série *Don Quichotte* qui avaient obtenu un grand succès en Angleterre. Pour le marché américain, les Clews avaient fabriqué des assiettes représentant des événements de l'histoire des États-Unis, les états et leur capitale et des sites les plus renommés.

Le vieux M. Clews se gardait bien de mentionner que ses ancêtres avaient été de prospères potiers en Angleterre et que leurs cousins avaient été capitaines d'armée et dans la marine. En haut, dans sa bibliothèque privée, il cachait un tableau de la maison de campagne où il était né, à Hilderstone, dans le Staffordshire, près de Stoke, en Angleterre. Nommée Oxleasows, elle se tenait dans une propriété très bien entretenue. Également à l'abri des regards, dans les quartiers personnels de Clews, se trouvaient six ou huit portraits de famille, d'élégants châtelains anglais, dont certains en tunique de chasse, d'autres en chaussettes hautes et queues de pie, et des portraits de dames en robes de soirée.

Voué par sa famille à rentrer dans les ordres, Clews avait quitté Oxleasows pour l'Amérique au dix-neuvième siècle, dans les années trente, lorsque son père tenta de faire des affaires dans le Kentucky et en Indiana. Les deux entreprises échouèrent et les parents d'Henry retournèrent en Angleterre, tandis qu'il resta à New York. Il aimait l'affairement et l'excitation de la vie en Amérique, la bataille des cerveaux et de l'énergie était ouverte à tous ceux qui pouvaient en endurer l'épreuve. Il se sentait chez lui dans une culture dont les lois encourageaient les efforts individuels et dont la société vénérât les riches, les hommes de talent et il ne retourna jamais en Angleterre. Il devint Américain de cœur et d'esprit.

À l'époque où M. Clews s'était forgé un nom dans la "Street" (Wall Street), il était bien vu d'être un "self-made-man", d'avoir construit sa propre fortune (bien que l'un des amis de M. Clews plaisantât : « Et bien, si M. Clews s'est fait tout seul, pourquoi ne s'est-il pas donné des cheveux ? »). Depuis, les ancêtres de M. Clews cessèrent d'exister pour lui et il n'y fit jamais allusion.

Après quelques années, il commença à apprendre les rouages de la bourse et obtint une place enviable à Wall Street en 1856. Au moment de la Guerre Civile, il avait très bien dirigé sa compagnie,

Livermore, Clews & Cie, traversant des périodes de panique, alors que les rois de Wall Street se battaient pour la suprématie. Toujours traditionnel dans ses méthodes, M. Clews respectait le fair-play anglais, restant aimable avec tous. C'est ainsi que la compagnie fut bien considérée dans le milieu et que M. Clews fut nommé agent financier du gouvernement des États-Unis pour la vente de bons émis afin de continuer la Guerre Civile, ce qui augmenta considérablement sa fortune.

Mais cette solide entreprise dut faire face à un coup dur, quand, après la Guerre Civile de 1861-1865, pour aider à la reconstruction du Sud en ruine, la Compagnie Clews investit dans des bons émis par les États de Géorgie et d'Alabama. En 1873, la Géorgie répudia ces titres et refusa d'en payer les intérêts, ce fut un désastre financier pour leurs détenteurs. M. Clews perdit une grande part de sa fortune personnelle.

Cette catastrophe s'abattit sur lui à une période particulièrement malencontreuse. Il avait été jusqu'alors considéré comme l'un des meilleurs partis parmi les célibataires de Wall Street. Il possédait une belle maison, conduisait une calèche et faisait partie des quatre gentlemen les plus chics de la ville, tels qu'August Belmont et William K. Vanderbilt. Il fréquentait les De Puyster, les Van Courtland, les Astor et les Belmont. Comme il avait vendu avec succès des bons gouvernementaux pour la guerre, M. Clews se rendait fréquemment à la Maison-Blanche et dînait souvent avec le Président Ulysse S. Grant.

Lors d'un bal à la Maison-Blanche, une splendide soirée, il fut frappé par la beauté d'une jeune dame avec laquelle il dansa à plusieurs reprises et avec qui il eut le privilège de dîner. Il décida bientôt de l'épouser. Elle s'appelait Mlle Lucy Madison Worthington, descendante de James Madison et membre de la vieille famille aristocratique de Worthington, dont les fils avaient été Gouverneurs d'État, généraux et juristes. Le père de Lucy, le Colonel William Worthington, s'était battu pour le Nord pendant la Guerre Civile, bien qu'il fut du Sud. Il considérait l'esclavage comme immoral. Il venait d'être nommé Général, quand un soir en temps de guerre, il reçut un coup de fusil accidentel de l'un de ses propres soldats.

C'est donc sans tarder que M. Clews demanda sa main à Lucy. Elle était impressionnée par sa fortune et le rang social qu'il lui offrait à New York, même s'il était bien plus âgé qu'elle et qu'il commençait à perdre ses cheveux. Elle était charmée par son aptitude à converser sur tout, ses manières courtoises et son accent anglais, ainsi que par les

T A B L E D E S M A T I È R E S

INTRODUCTION	
Mancha Madison Clews.....	5
MÉMOIRES DE MARIE CLEWS	
CHAPITRE UN	
Henry Clews Jr et sa famille.....	19
CHAPITRE DEUX	
Elsie Whelen et sa famille.....	39
CHAPITRE TROIS	
Leur rencontre.....	45
CHAPITRE QUATRE	
La vie à Paris.....	49
CHAPITRE CINQ	
La Napoule.....	65
CHAPITRE SIX	
<i>Mumbo-Jumbo</i>	73
CHAPITRE SEPT	
Une vie vouée à l'art.....	77
ÉPILOGUE	
Margaret Strawbridge Clews.....	85

Achévé d'imprimer sur les presses de l'Imprimerie Graphic Service
9 avenue Albert II - 98000 Monaco
Dépôt légal : Septembre 2007
Imprimé en Principauté de Monaco